



Libération - une nouvelle utopie?

On en parle. On en disserte. On y puise de l'inspiration pour le cœur et de l'énergie pour l'action. On y voit des lumières annonciatrices d'un nouveau salut. On y met son espoir.

Soudainement le mot "libération" a commencé à circuler. Naturellement qu'il existait depuis longtemps. Mais des faits récents et des réflexions des dernières années l'ont chargé différemment. En lui sont venues se concentrer les aspirations des hommes. C'est un mot qu'ils chérissent en tant que membres de tel ou tel peuple et qu'ils chérissent aussi, au fond de leur cœur, en tant que personnes uniques.

La "symphonie pour un homme seul" (Pierre Schaeffer) n'aura qu'un thème "mélodique" - LIBERATION. Libération de ses instincts, de ses fantômes, de son passé, de sa cage de solitude... Libération qui fait exister responsablement, consciemment. "Le premier cercle" (Soljenitsyne) n'est autre chose que la douloureuse marche d'une communauté d'hommes vers la libération. Libération de l'emprise d'un système écrasant, de l'assujettissement du plus faible au plus fort, du jeu des forces anonymes et sans visages... Libération qui permet d'être une communauté d'hommes et non un rassemblement de choses.

C'est ainsi que le mot "libération" est devenu courant même sous des formes plus au moins travesties, depuis les "comités de libération" pour sauver les autres de l'oppression jusqu'aux "mouvements de libération" de ceux qui se considèrent opprimés, depuis les "cures" de psychothérapie pour la libération de la personne jusqu'aux comportements acceptés par tous comme une voie pour aboutir à cette même libération.

L'enjeu de la libération apparaît ainsi, dès le départ, comme lié et à la personne et à la communauté. La question de la libération des peuples ne saurait être résolue tant que les hommes restent cloués à une destinée sans issue. Réciproquement, il n'y aura pas de libération personnelle réussie tant que des communautés de peuples continuent à être assujettis à de nouveaux seigneurs et à de nouveaux pouvoirs. Une libération qui ferait l'économie soit de la personne soit de la communauté serait une mystification.

De cette affirmation découlent deux conséquences: d'abord, la libération ne se joue pas à un seul niveau. L'approche pour la libération se doit d'être multi-dimensionnel - il y a des questions d'anthropologie, de sociologie, de politique, de culture qui demandent "actions-réponses"; deuxièmement, la libération est un processus engageant toute la société. Elle ne saurait se réduire à tel ou tel secteur ou, encore moins, à tel ou tel groupe dans la vie sociale.



L'existenciel de la libération

Le concept de libération, tel qu'il est vécu aujourd'hui, est né soit dans des pays qui se sont découverts dépendants d'autres pays soit dans des groupes qui se sont vu comme opprimés. Mais la libération n'est pas seulement le cri du Tiers-Monde ni du "Tiers-Monde-parmi-nous". C'est le cri de tous ceux qui se sentent envahis par des "puissances" étrangères et qui veulent s'en libérer. Deux exemples, pris de circonstances pratiquement opposées parlent de l'existenciel humain où se joue le processus de libération.

Dans la citation de "Les enfants de Sanchez" c'est la "culture des pauvres" qui est en jeu. Cultures des "vecindades" de Mexico City, on y trouve Manuel, un des enfants de Sanchez, une épave de la vie, incapable de se fixer dans un travail, de sortir de la sphère des besoins immédiats, s'accrochant à d'autres pour subsister.

"Ma vie a été un magma d'émotions inexplicables. (...) Je jure qu'il a eu des fois où j'ai pleuré la nuit, tout seul au café. Ma vie a été si stérile, si inutile, si malheureuse que, por Dios, parfois je voudrais mourir. (...) En repensant à ma vie, je m'aperçois qu'elle a été basée sur une chaîne d'erreurs. Je l'ai traitée avec frivolité et je me suis contenté de végéter, de survivre dans un crépuscule gris, sans effort et sans gloire. (...)"

J'aimerais laisser quelque chose derrière moi, pour que lorsque je mourrai, tout le monde se souvienne de moi avec affection.

Cela paraît risible, mais si je pouvais trouver les mots appropriés, j'aimerais écrire de la poésie un jour. J'ai toujours essayé de voir la beauté, même au milieu de tous mes malheurs, afin de ne pas être déçu par la vie. J'aimerais chanter la poésie de la vie... les grandes émotions, l'amour sublime, exprimer les passions les plus basses de la façon la plus belle. (...)"

- in "Les enfants de Sanchez"
Oscar Lewis, Gallimard, 1963
pg. 484-485.

À l'autre bout de l'expérience humaine c'est "la culture de consommation" qui se dresse devant nous. Culture des régions économiquement riches, on y trouve un couple, pris au hasard, parmi des gens "bien", ayant fait leurs études, ayant choisi un métier intéressant, mais qui sont irrévocablement pris au piège de l'empire des "choses". C'est un "flash" de l'étouffante histoire de leur démarche de "choses" en "choses" que l'on voit ici:



"...Des dangers les guettaient de toutes parts. Ils auraient voulu que leur histoire soit l'histoire du bonheur; elle n'était, trop souvent, que celle d'un bonheur menacé. (...) L'économique, parfois, les dévorait tout entiers. Ils ne cessaient pas d'y penser. Leur vie affective même, dans une large mesure, en dépendait étroitement. Tout donnait à penser que, quand ils étaient un peu riches, quand ils avaient un peu d'avance, leur bonheur commun était indestructible (...) Mais ces moments étaient privilégiés; il leur fallait souvent lutter: aux premiers signes de déficit, il n'était pas rare qu'ils se dressent l'un contre l'autre. Ils s'affrontaient pour un rien, pour cent francs gaspillés, pour une paire de bas, pour une vaisselle pas faite. Alors, pendant de longues heures, pendant des journées entières, ils ne se parlaient plus. (...) Entre eux se dressait l'argent. C'était un mur, une espèce de butoir qu'ils venaient heurter à chaque instant. C'était quelque chose de pire que la misère: la gêne, l'étroitesse, la minceur. Ils vivaient le monde clos de leur vie close, sans avenir, sans autres ouvertures que des miracles impossibles, des rêves imbéciles qui ne tenaient pas debout. Ils étouffaient. Ils se sentaient sombrer."

" in "Les choses",
Georges Pérec

Fundação Cultural O Futuro

À la racine de la libération - le leurre du développement

Il n'est pas étonnant que le mot libération soit entré dans notre vocabulaire pour signifier une réalité, peut-être mythique, peut-être indéfinissable, mais, en tout cas, profondément ancrée dans les aspirations de l'homme. Les peuples des continents où se jouait plus fortement la bataille du développement ont découvert, pendant la décennie de 60, que plus on parlait de développement moins on approchait la véritable libération.

Après toutes les campagnes pour le fameux 1%, après toutes les grandes déclarations à portée universelle, après toutes sortes de bonnes volontés déployées, on s'est aperçu du leurre fondamental du développement économique.

C'est vrai qu'assez tôt on a essayé de dénoncer la faiblesse des efforts pour le développement qui seraient axés seulement sur des indices d'ordre économique (taux de natalité, de mortalité, de scolarité, produit national brut, équipement sanitaire, infra-structures de communication, etc., etc.) Si, d'un côté, l'on reconnaissait

qu'un bon niveau de santé, les conditions d'une agriculture rentable, une éducation de base généralisée, une industrialisation bien planifiée, étaient nécessaires, de l'autre côté, on voyait que l'on ne pouvait pas atteindre les palliers minimaux sans connaître du dedans la physionomie humaine des communautés. C'est ainsi que les théoriciens du développement se sont fait plus humains, en introduisant ce qu'ils appelaient "l'analyse structurale" du développement. Ils faisaient ainsi un pas en avant, car ils reconnaissaient que le développement avait lieu à l'intérieur d'une société donnée. Et, celle-ci étant un organisme vivant, il fallait comprendre son histoire, sa culture, sa religion, son souffle particulier... À la fin, dans cet être vivant, on greffait tant bien que mal les taux économiques à parfaire.

Simultanément, d'autres voix, venues surtout de la France (l'école d'un Lebrét, Cosmea, etc.) obligeaient le concept de développement à un véritable virage: il s'élargissait et prenait une allure profondément humaniste et humanisante. Le développement était pour cette école la capacité d'une société à être dynamisée par sa propre culture pour faire face à son évolution historique. Cette vision du développement à l'aide de facteurs extra-économiques a eu une influence très forte chez tous ceux qui tenaient à cœur l'originalité de chaque communauté humaine et le droit fondamental des peuples à définir les termes de leur propre développement. D'autres, ayant une formation plus psychologique, ne manquaient pas d'établir un lien entre le contenu du développement des sociétés et le processus de croissance personnelle.

Fundação Cuidar o Futuro

Mais on sentait cette élaboration intellectuelle, quoiqu'étouffée de sociologie, de philosophie, d'anthropologie, manquait d'emprise sur la civilisation technique et échouait dans la possibilité de devenir opérationnelle. Il va de soi que ce concept global, enveloppant et intégral du développement trouvait très peu d'adeptes dans certaines cultures où le pragmatisme immédiat primait, où les gens avaient besoin de se donner une bonne conscience en allant ailleurs bâtir des usines ou soigner des malades et où la question du développement surtout vive en termes de statistiques. La désaffectation de tous ces milieux-là à l'égard du concept global du développement a été décisive au plan mondial.

À l'aube des années 70, un fait s'imposait qui allait donner le coup de grâce au mythe du développement: on avait sous les yeux les chiffres qui montraient comme "les pays en voie de développement" étaient, en fait, les pays riches, tandis que les pays pauvres ne devenaient que plus pauvres, étant ce qu'ils avaient appelés jadis: économiquement sous-développés. Ce grouffe immense qui s'accroît à chaque instant - qui rend les uns capables de produire des Concorde coûtant des milliards tandis que d'autres crèvent de faim. - ce grouffe a mis à nu la totale inéptie du "développement" comme concept capable de rendre cette terre plus habitable. Le Pape Paul VI en a parlé comme du "nouveau nom de la paix"... et à ce moment-là il aurait pu



le devenir. Maintenant, 4 ans se sont écoulés sur l'encyclique Populorum Progressio (4 ans ou 4 siècles dans cette époque où tout est vertigineux?). Le développement, de pierre d'attente qu'il était, est devenu véritable pierre d'achoppement pour la paix.

Non seulement le développement semblait dans l'immense conflit des pouvoirs économiques mais il incarnait encore en quelque sorte, une vision non-conflictuelle de l'histoire. Ne parlait-on pas de développement harmonieux? Il y avait là quelque chose de beau, d'une ascension graduelle vers un "avoir plus" et "savoir plus" pour "être plus". Mais cette croissance organique et paisible s'accommodait mal des catégories dialectiques de l'histoire qui jaillissaient purifiées et accessibles à tous dans les "graffiti" de Mai 68.

Libération des prisonniers de l'économique

Nous voici donc, au cœur de cette irruption d'un mot rajeuni dans le vocabulaire courant et, ce plus encore, dans le sous-conscient des personnes et des peuples.

La libération n'est pas seulement une nouvelle mode qui couvrirait les mêmes réalités que le développement. Elle couvre, en fait, une réalité différente et différemment perçue.

Différente dans le sens où elle est au cœur de tous les chemins de l'homme et où elle dénonce toute oppression (directe, indirecte, voire apparemment anonyme) de l'homme par l'homme. Différemment perçue dans la mesure où elle est contenue en soit un élément de conflit, d'opposition, de dépassement d'une situation aliénante.

Quels seront aujourd'hui les conditionnements expérimentés par les hommes tout en les amenant à trouver un espoir dans le mot libération?

C'est tout d'abord, la libération du jeu omnipotent des forces économiques. L'homme découvre que le phénomène "production des usines Krupp - puissance nazi" n'est pas un cas isolé dans l'histoire. Il découvre aussi qu'au-delà de tous les régimes, il y a une "mafia" de l'économique qui rend esclaves aussi bien les pauvres que les riches. Ce sont souvent ceux qui dans l'arène mondiale se font champions de la liberté et qui, soit dans leur vie privée soit dans leur intérêts de groupes, se réfugient dans des banques des pays "sûrs" ce sont ceux-là qui appartiennent à cette "mafia". Quoi de moins étonnant que de voir des peuples entiers, conscients de leur dignité, même dans la plus grande détresse matérielle, voulant se libérer de cette prison économique à laquelle les nantis de ce monde les ont jetés? Quoi de moins étonnant aussi que de voir des individus et des groupes, nés par les circonstances dans les parallèles riches



du globe, voulant rompre la prison dans laquelle l'économie les encercle et encercle d'autres dont il se sentent solidaires?

Libération des consciences "colonisées"

La prison des hommes va, cependant, bien au-delà de ces puissantes forces économiques. Les hommes aujourd'hui commencent à découvrir qu'il y a aussi des forces culturelles, sournoises et subtiles, minant le fondement même de leur existence. Et la libération y prend son nouvel essor.

D'abord, libération des "images" - l'image où chacun semble être congelé pour toujours dans ce qu'un acte, une attitude, un silence a fait de lui; libération de groupes par rapport à d'autres qui en avaient fait des clichés; libération de l'image de certains peuples reproduite à l'infini dans la presse ou dans les documentaires de la TV (Oh! la compassion facile des gens regardant l'écran devant une table bien garnie!)...

Mais il s'agit surtout de la libération à l'égard de l'aliénation culturelle - de cette emprise des modèles imposés, des slogans répétés, des gestes que tout le monde fait, des chansons que l'on chante sans que la vie change avec leurs mots... Oui, "nous sommes tous des opprimés", car, à l'heure où le monde entier se dresse l'image vivante et tyrannique de l'homme, de la femme qu'on nous impose. Nous sommes tous un territoire colonisé, sans gendarmes ni forces d'occupation, où l'occupant est une figure à contours flous mais infiniment plus réel que ceux qui peuvent nous opprimer du dehors. Car notre occupant intérieur s'est acquis le "collaboracioniste" le plus dévoué: notre inconscient. Tout lui devient facile: nous "voulons" implanter chez nous les valeurs de l'occupant, c'est même notre but essentiel; à cause de ce désir nous courrons dans les couloirs du mètre, nous portons ce masque grave et soucieux des gens de qui tout dépend, nous organisons jusqu'au millimètre travail, loisirs, amitiés... Quoi d'étonnant que des peuples se méfient de cette culture et essaient, à contre-courant, de dire une autre forme de vivre et d'être? Quoi d'étonnant que des jeunes, effrayés devant ce glissement vers le non-être, disent par leur style de vie qu'ils en ont assez de tous ces soucis et qu'une guitare et le ciel bleu leur suffisent?

Il faudrait faire une véritable recherche pour voir si cet esclavage culturel est un sous-produit de l'emprise des forces économiques ou est une forme non-controlée de la nouvelle culture de la société technique. Quoiqu'il en soit, le processus de libération aura à rendre à l'homme sa capacité inventive, le sens de l'émerveillement face à l'inconnu, au beau, au bien. Par là, ce processus rompra le cercle du mimétisme de pensée et de vie où nous vivons - "obligés" à penser la même chose dans tous les coins du monde, robots de réflexes con-

ditionnés par nos propres réalisations.

Mythes de la libération

Un premier mythe s'impose - celui qui verrait dans la libération politique la voie d'une libération totale.

Ce mythe prend ses racines dans une réalité fondamentale - l'oppression politique de l'oppression est l'acceptation du jeu aveugle des forces économiques et des contradictions de l'aliénation culturelle. Quand un système politique accueille dans son sein ces forces diffuses et les utilise, l'oppression de l'homme est juridiquement (voire constitutionnellement) établie et sanctionnée. C'est ainsi que l'on peut dire que l'oppression politique est la fine pointe de l'oppression plus large et plus diffuse - elle est sa reconnaissance organisée et érigée en loi.

Rien d'étonnant que la libération semble souvent se fixer davantage contre l'oppression strictement politique - le noeud qui étouffe les gens doit être coupé quelque part et le politique semble être ce "quelque part". Mais, ce faisant, la libération risque d'éliminer seulement les symptômes et non les causes profondes. Elle se doit de démonter les circuits de pouvoir pour découvrir où l'oppression politique puise ses propres forces. Pour être efficace, il lui faut connaître l'ampleur de ce pouvoir auquel elle a à lutter.

Il faut aussi dépasser le mythe d'une libération absolue et définitive. En ramenant la complexité d'une situation d'oppression à une seule cause, on se situe dans l'univers simpliste des relations causales élémentaires. On oublie le caractère essentiel de la libération d'être toujours tendue vers un but. C'est dans cette tension et non dans le but qu'est engagé le véritable processus de libération. Le mythe de la libération définitive ne tient pas compte non plus du caractère dialectique de la libération. A un temps exprimé d'une certaine manière s'oppose un deuxième temps où déjà pointent de nouvelles réalités. De leur continuelle tension jaillit la libération. Comme véritable processus historique, elle ne se définit pas, au premier abord, par un continuum sans failles - au contraire, elle se fait par des "sauts quantiques", par la succession de paliers de stabilité et d'instantanéité de rupture.

On pourrait encore dire qu'il faut résister au mythe du bouc-émissaire. Dans la même ligne de simplisme dénoncé plus haut on tend à trouver un bouc-émissaire qui apaisera la conscience mondiale (tant que je dénonce les péchés des autres, je ne pense pas à moi-même!). Par définition, ce bouc-émissaire ne pourra pas avoir de pouvoir (contrairement à la dénonciation que l'on fait de ses exploits!), il n'aura pas des moyens de se défendre. On tombe, sans se rendre compte, dans



le renversement de positions - on veut libérer quelques-uns et, par cet acte même, en écraser d'autres; on veut se libérer pour opprimer demain ceux qui aujourd'hui nous rendent esclaves. On oublie que la libération ne peut s'estomper nulle part. En tant qu'expression d'une aspiration individuelle et d'un désir collectif, la libération est un processus qui n'a d'issue qu'en sa propre poursuite.

Une stratégie de la libération?

Y aurait-il des buts à définir, des palliers à atteindre, des formes à mettre en oeuvre pour une véritable libération?

Il me semble que le processus de libération est imminemment situé. Il ne peut pas y avoir, dans un processus qui engage la personne et la communauté, des super-structures qui, du dehors, définiraient la libération. Elle est essentiellement un vécu de l'homme, des groupes. Donc, si l'en peut parler d'une stratégie, c'est la stratégie de ceux qui sont authentiquement engagés. Car la personne libre n'est pas un "iceberg" d'isolement, elle est ontologiquement solidaire avec plusieurs communautés, elle est le noeud personnalisant par où ces multiples communautés qui définissent la société pluraliste d'aujourd'hui, acquièrent leur physiologie humaine.

Autrement dit, le processus de libération est étroitement lié aux dimensions temps et espace. Il y a aujourd'hui sans doute, par ci par là, l'un ou l'autre prophète de la libération, de ceux qui, persécutés à cause de la liberté fondamentale de l'homme donnent le témoignage que la dernière des béatitudes passe par les autres - passe par la pauvreté, la douceur, l'esprit de paix... Ceux-là peuvent nous dire des mots qui amènent la libération partout, parce qu'ils touchent à la racine de l'expérience humaine. Ce que nous refusons c'est la "bureaucratization" de la libération - qu'elle soit appréciée par les "managers" du monde, et devienne un but à poursuivre avec des "taux" bien précis et des règles généralisées auxquelles échapperait l'originalité même de la vie.

Dans une stratégie située, il faut reconnaître les deux moments du processus de libération qui relèvent de son caractère global et dialectique: la contestation et l'action culturelle.

La contestation est la conviction d'un malaise, le rejet d'une oppression, l'affirmation d'un désir de libération qui, néanmoins, ne réussit qu'à se dire négativement. La contestation semble un moment indispensable de la libération, dans la mesure où elle exprime, de l'intérieur, l'éveil de la conscience "colonisée". Elle évoque, dans son refus de la situation présente, la possibilité d'être, comme projet personnel et communautaire. Elle laisse, cependant un certain vide, sinon une certaine amertume, car elle ne dit pas ce qui doit



être. Elle suggère un entretemps anarchique. "L'anarchie c'est le" - graffiti de Nanterre, Mai 68 - dans ce "no man's land" s'initie le balbutiement élémentaire de la libération, se disant démuné face à la possibilité de se dire, de dire je. Et dans cet entretemps surgissent les "libérateurs" faciles - ceux qui pensent se libérer tout seuls ou, ce qui est plus dangereux, se croient libérateurs des autres. Ils essaient de remplir cet instant creux de notions précises, de buts bien définis, d'une stratégie exemplaire. C'est dans cet essai qu'ils s'éloignent de la véritable libération. Car pour participer au processus de libération, il faut pouvoir vaincre la peur d'être libre, peur inscrite aussi bien dans l'homme individuel que dans l'homme collectif. Celui qui s'engage dans la route de la libération ne peut pas devenir un bouche-trou des peurs qu'il rencontre. Au contraire, il faut qu'il accepte la démarche propre à l'action culturelle. L'action culturelle est patiente, accueillante et essaie de dire positivement ce que la contestation n'aura que pressenti. La contestation aura délié et l'action culturelle essaiera de relier. Des deux naîtra une nouvelle libération.

Au bout de la libération - l'Homme libre

Le processus de libération est global, communautaire, planétaire. En lui se concentrent, à ce moment, les énergies de l'histoire et les forces vivantes de l'humanité. En esquisant le pourquoi de son irruption dans cet aujourd'hui que nous vivons, en essayant de dire, en tâtonnant, où se trouve son contenu et quel visage prennent ses mythes, en nous nous interrogeant sur la stratégie qui la rendra réelle, c'est à l'homme libre que nous pensons. C'est sa condition historique, son existence de personne comme partie prenante des communautés où il s'insère, possibilité de changer le monde où il vit - en somme, c'est toute la richesse inépuisable de son statut fondamental de liberté qui est en jeu.

De lui, on aimerait pouvoir raconter qu'il reste capable du geste gratuit, souverainement libre, même dans la plus totale oppression, tel l'ingénieur Sologdine dans "Le premier cercle":

"Le jour se levait.

La royale parure de gelée blanche couvrait non seulement les poteaux délimitant la zone de construction, mais aussi les fils de fer barbelés jalonnés de mille étoiles minuscules et tordus en tresse innombrables, le toit en pente du mirador et les mauvaises herbes du terrain vague qui s'étendait par-delà la clôture.

Dimitri Sologdine contemplait avec de grands yeux émerveillés ce miracle. Planté auprès d'un chevalet de sciage pour couper des bûches, il portait, par-dessus sa combinaison bleue, le blouson capitonné des camps de travail; il était nu-tête et on voyait dans ses cheveux les premiers

fils gris. C'était un esclave insignifiant, sans aucun droit. Il avait déjà été emprisonné dix ans, mais comme c'était la seconde peine de prison qu'il purgeait, il n'y avait pas pour lui aucune perspective de libération. (...) Il avait connu les nuits sans sommeil, l'épuisement et l'amaigrissement. Il y avait longtemps qu'on avait piétiné dans la boue son nom et son avenir. Ses biens personnels se composaient d'un pantalon de coton usé, que l'on conservait dans le vestiaire du prisonnier en attente de jours plus terribles. Quand à l'argent, il recevait trente roubles par mois, mais pas en espèces. Il ne pouvait respirer l'air libre qu'à certaines heures autorisées par l'administration pénitentiaire.

Pourtant une paix inviolable régnait dans son âme. Ses yeux brillaient comme ceux d'un jeune homme. Sa poitrine exposée au gel était gonflée de la plénitude de la vie.

Ses muscles qui, lors des périodes d'instruction, étaient devenus comme des cordes sèches, s'étaient de nouveau gonflés et réclamaient de l'exercice. Aussi chaque matin, volontairement et sans aucune compensation allait-il scier et casser du bois pour la cuisine de la prison."

- in "Le premier cercle"
Soljenitsyne
1968, pg.136

Fundação Cuidar o Futuro